Requiem pour Budo PAR MICHEL EMBARECK

ême si la nouvelle semblait inéluctable, Victor n'avait pu s'empêcher d'entretenir une flammèche irraisonnable d'espoir. Le bluesman Chris Rea ne s'était-il pas tiré victorieusement des pattes du crabe? Mais, non, la veille, l'oncle Budo avait plié son parapluie, comme on dit ici. Si à pres-

que quatre-vingts bougies aux fraises, il ne pressait plus à baptiser, l'annonce du décès lui avait cependant fait l'effet d'une mise sous vide, privé d'oxygène le temps d'une oraison muette.

Le tonton ne s'appelait pas plus Budo que Mathusalem mais Joseph pour l'état civil et devait son surnom au Budo de Miles Davis, un de ses titres favoris extrait de The Complete Birth of The Cool, version Blue Note. Cool, il l'était et Victor avait fait sienne la phrase favorite du défunt, « Temps qu'on n'est pas mort, y'a rien de grave ». Ben si, justement. On enterrerait le surlendemain, là-bas, à l'autre bout du pays, en Picardie, ce foutu zigoto qui l'avait ouvert au monde.

Tempe contre la vitre du wagon, bercé par une somnolence parfois zébrée d'un sourire, Victor déroulait le fil d'une initiation entreprise au début de ses années collège. Il revoyait Budo, dégingandé, beaucoup plus grand dans son souvenir que dans la réalité, au milieu du salon, essayant de lui faire partager le grand frisson jazzy, du Duke à Albert Ayler, de Coltrane à Charlie Parker, écoute gamin, écoute, là, cette reprise du thème... Et ses mains s'agitaient au-dessus d'une batterie imaginaire ou empoignaient un sax tout aussi virtuel. Tête auréolée de la Voie lactée, paupières closes sur un bonheur cuivré, joues en piston, Budo aurait certainement souhaité que le môme batte le tempo, mais ce bouzin lui rentrait par une oreille et ressortait par l'autre sans allumer la moindre lanterne sous sa coupe en brosse. Question musique, Victor préférait chanter Y'a d'la col-

le dans les p'tits pois au fond du bus avec les morveux de l'école de rugby. Et puis... Habité par le diable, l'oncle trouva moyen de convertir le neveu à la musique bleue par la magie de Ray Charles en lui offrant A Man and His Soul. Dans les haut-parleurs du wagon, une voix féminine claironna que « Le menu Liberté de la carte Chef Express se trouvait en promotion flash à dix euros. »

L'annonce lui tira un soupir d'impuissance funéraire. Menu Liberté, Chef Express... Quelle pignolade de mots creux et de barbarismes prétentieux. L'oncle Budo n'avait pas son pareil pour mettre en boîte les tics de langage ou les absurdités de la société. Lui aurait aimé se montrer à la hauteur, posséder la même capacité à river le clou de tous les sculpteurs de fumée. Malheureusement, le neveu ne possédait pas cet art de la répartie dont l'oncle avait usé durant sa carrière d'avocat, Ainsi, à l'heure de la retraite, alors que le barreau d'Amiens lui rendait hommage, il avait expliqué à sa façon une vocation pour le moins saugrenue. « J'aime les palais de Justice. J'y ai lu des bibliothèques en attendant de plaider pour des gens qui avaient trop regardé la télévision. » L'assistance s'était gratté le crâne avant de décrypter le message. Un autre jour, à la bonne sœur qui tendait une sébile pour lutter contre la famine en Afrique, il avait laissé tomber : « Un homme sur deux a faim. Mon boucher préférerait que ce soit deux sur trois. » Budo était comme ça, philosophe foutraque dépourvu d'illusions sur la marche du monde. N'empêche qu'il lui avait offert le plus beau cadeau du monde, ce disque de Ray Charles à la pochette bleu nuit frap-



Le tonton ne s'appelait pas plus Budo que Mathusalem mais Joseph pour l'état civil et devait son surnom au Budo de Miles Davis, un de ses titres favoris extrait de « The Complete Birth of The Cool », version Blue Note.

pée d'un portrait du Genius en médaillon. Dès lors, Victor n'avait cessé d'explorer les variantes du blues, couineries métalliques d'ancêtres grognons, barouf boogie d'enfants adultérins ou dégénérés, cassant la tirelire de son plan épargne-logement à chaque convention du disque de collection lorsqu'une pièce lui manquait. Au-delà d'une musique dont aucune déclinaison ne le laissait indifférent, une interrogation perpétuelle le tenaillait : comment tant de misère, de souffrance

«Le tonton ne s'appelait pas plus Budo que Mathusalem

avaient-elles pu enfanter le bonheur pour famille nombreuse? Le train filait maintenant à travers la Beauce barbouillée d'une brume épisodiquement trouée par le clignotement d'éoliennes nonchalantes. Lui revinrent à l'esprit leurs chamailleries musicales, iazz cérébral contre blues terrassier, ce que ni l'un ni l'autre n'admettaient. Ils s'étaient promis des années

durant d'effectuer ensemble le pèlerinage des apôtres de la musique bleue, New York, Kansas City, Chicago, Clarksdale... Lui naviguait de chantier en chantier au gré des percées d'autoroutes tandis que l'oncle pérorait de cour d'assises en tribunal correctionnel. Sans cesse reporté, ce voyage était devenu un fantasme quasiment thérapeutique lorsque la santé de Budo avait donné les premiers signes de faiblesse.

Parvenu en gare d'Amiens sous un vent d'ouest chargé d'un crachin assorti à son humeur, Victor expédia un clin d'œil à la tour Perret que l'oncle Budo considérait comme une des sept merveilles du monde, puis se dirigea vers le quartier Saint-Leu en admirant la cathédrale Notre-Dame. Même si l'endroit concentrait désormais la vie nocturne locale, le défunt n'avait jamais voulu quitter la demeure du Quai Bélu ne serait-ce que pour le marché sur l'eau du samedi matin.

À la porte de l'étroite maison, les yeux noyés de larmes, tante Isabella l'accueillit d'une accolade maternelle. C'était une petite bonne femme toute en os et fossettes, une jeunette septuagénaire que Budo avait épousé sur le tard après l'avoir défendue dans une pétaradante affaire de grève avec occupation d'usine textile et séquestration du patron où elle n'avait pas laissé sa part aux flics.

Victor fut ensuite aspiré par la procession d'une parentèle dont il n'identifiait pas sur-le-champ les visages, des cousines qui avaient pris un sacré coup de vieux et devaient penser la même chose de lui. Il ne savait comment exprimer l'inquiétude qui, depuis l'annonce du décès, le turlupinait. L'oncle Budo devait être incinéré et en telles circonstances l'entreprise de pompes funèbres jugeait de bon aloi d'emballer le deuil d'une faveur de musique classique. Ce n'était pas faire injure à Chopin, Mozart ou David Guetta, d'affirmer que Budo les trouvait mollassons du jive. Prenant son courage à deux mains, il s'enquit auprès de la tante de la bande-son des obsèques. Non, non, elle n'y avait pas pensé, submergée de démarches diverses.

De sa poche, Victor tira alors une clef USB. Il avait compilé quelques classiques des jazz funerals de La Nouvelle-Orléans, ceux qu'interprètent les fanfares devant les corbillards. Joyeuse façon d'honorer les esprits en leur rendant les honneurs puisque cette musique était née de la fusion des marches militaires espagnoles et des rites tribaux des esclaves.

- Je crois que ça lui fera plaisir de s'envoler en écoutant ca. sourit Victor.
- Oh, il a laissé une enveloppe pour toi, se souvint tout à trac Isabella.

À l'intérieur, une liasse de billets glissée dans le guide de La route du blues de Chicago au delta du Mississippi. Et un petit mot signé Budo : « Au passage dépose une rose sur la tombe de Miles au cimetière de Woodlawn à New York. Je t'embrasse, gamin. »

C'était donc ça, le blues, une vis sans fin d'humanité qui transcendait la mort pour en faire une offrande à la

MICHEL EMBARECK. Auteur d'une vingtaine de romans, romans policiers ou recueils de nouvelles, Michel Embareck a été critique rock au magazine Best puis fait-diversier et chroniqueur judiciaire. Il collabore maintenant comme écrivain à Libération et anime un atelier d'écriture créative à Sciences Po Paris. Dernier ouvrage: « Rock en vrac » (L'Écailler)